

Du mépris à l'estime : 50 ans de dialogue judéo-chrétien

Juifs et chrétiens. L'à-venir du dialogue, sous la direction de Jean Duhaime et Alain Gignac, *Théologiques*, Vol. 11, n^{os} 1-2, 2003

Marc-Alain Wolf

Numéro 203, juillet-août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wolf, M.-A. (2005). Du mépris à l'estime : 50 ans de dialogue judéo-chrétien / *Juifs et chrétiens. L'à-venir du dialogue*, sous la direction de Jean Duhaime et Alain Gignac, *Théologiques*, Vol. 11, n^{os} 1-2, 2003. *Spirale*, (203), 42-43.

DU MÉPRIS À L'ESTIME : 50 ANS DE DIALOGUE JUDÉO-CHRÉTIEN

JUIFS ET CHRÉTIENS. L'À-VENIR DU DIALOGUE
sous la direction de Jean Duhaime et Alain Gignac
Théologiques, Vol. 11, nos 1-2, 2003.

C'EST AU lendemain de la dernière guerre que le dialogue a été entrepris, tant du côté protestant (dès 1947) que catholique (un peu plus tard).

Ce numéro double de la revue *Théologique*, « L'à-venir du dialogue », dirigé par Jean Duhaime et Alain Gignac, ne se contente pas de faire le point sur les progrès accomplis de ce dialogue mais cherche à prévoir l'avenir des relations entre les deux religions, particulièrement sur le plan théologique.

Aperçu historique

Acteur de ce dialogue, Jean Dujardin rappelle d'abord les prises de position des Églises avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale et reconnaît que « dans l'appréciation de cette période [...], une partie notable de nos frères protestants virent plus clair que nous ».

Dans le panorama qu'il dresse des cinquante ans de dialogue, il signale les deux dates clés suivantes : 1959, l'année où le pape Jean XXIII supprime dans la prière pour les Juifs du Vendredi saint les mots *perfidis* et *perfidiam* et, à l'autre bout du spectre, la demande de pardon déposée au Mur de Jérusalem par Jean-Paul II le 23 mars 2000.

Il salue aussi, avec d'autres, le travail de précurseur réalisé par l'historien juif et laïc Jules Isaac (coauteur de manuels d'histoire qui ont contribué à former des générations d'élèves français). Ami de Péguy, ayant perdu sa femme et sa fille en déportation, Isaac publie en 1948 *Jésus et Israël* où il s'interroge sur les racines religieuses de l'antisémitisme et dénonce, au moyen d'une formule qui fera date, « l'enseignement du mépris ».

Dans une lecture réaliste et parfois pessimiste, Julien Bauer insiste sur la fragilité de ce dialogue. Il signale d'abord l'asymétrie de ses fondements théologiques : les chrétiens sont obligés de se référer au judaïsme, alors que les Juifs peuvent très bien ignorer le christianisme. Il observe que les participants chrétiens sont

souvent des prêtres, alors que les participants juifs sont en général des laïcs sans formation théologique. Pour cet auteur, la question israélo-palestinienne risque de compromettre les relations nouées entre les deux religions. Julien Bauer rappelle les semaines précédant la guerre des Six jours (en 1967) alors que « le discours génocidaire des États arabes ne fut pas condamné par les participants chrétiens du dialogue ». La reconnaissance de l'État d'Israël par le Saint-Siège ne date que du 30 décembre 1993. Les efforts du Comité épiscopal français pour les relations avec le judaïsme sont néanmoins reconnus et salués. Celui-ci a clairement exprimé l'espoir que soient levées « toutes les incertitudes qui demeuraient dans la conscience de beaucoup de chrétiens sur la légitimité du retour du peuple juif sur la terre d'Israël ».

Comment penser l'autre à partir de sa propre tradition ?

Que faire, se demandent Duhaime et Gignac, des textes fondateurs du christianisme qui constituent l'ADN identitaire des communautés de foi quand ils portent les traces de gènes anti-juifs ? Gérald Caron, tout en rappelant que la démonisation de l'Autre n'est pas de facture spécifiquement chrétienne, souligne le développement rapide d'une des traditions les plus désastreuses du christianisme : la démonisation de Judas et des Juifs. Les passages suspects des Évangiles sont-ils directement anti-juifs ou peuvent-ils s'expliquer par le contexte historique (querelle des frères ennemis), ou encore relever d'une rhétorique particulière associée au genre de la polémique ? Il n'y a pas de consensus, répond l'auteur qui relève, en revanche, que tout le monde s'entend sur le fait que « très tôt dans la chrétienté, on a lu et interprété de façon anti-juive, voire antisémite, les passages jugés aujourd'hui problématiques à l'endroit du peuple juif ». Gérald Caron reconnaît par ailleurs la difficulté de lire certains textes du

Second Testament comme si la Shoah n'avait pas eu lieu : « Est-il possible, en 2004, de lire les polémiques johanniques à l'endroit des Juifs comme si nous n'étions pas au courant des ravages causés par deux mille ans de démonisation du peuple juif, véhiculée en partie par le quatrième Évangile ? »

Joan Poulin montre de quelle manière la lecture du Talmud peut enrichir la théologie de l'amour du prochain. Ce concept ne serait pas aussi nouveau que pouvaient le penser les chrétiens. L'auteur explore les énigmes, le traitement et le développement de ce commandement dans la littérature juive traditionnelle des six premiers siècles de l'ère courante. Elle rappelle le contexte historique de l'époque où les Juifs devaient faire face à la destruction du Temple et à la cohabitation avec des non-Juifs. L'amour du prochain, juif et non juif, fait l'objet d'une réflexion et d'une codification dans les deux Talmuds de Jérusalem et de Babylone.

Dans un article intitulé « Juifs et nations : le choc des civilisations », le rabbin montréalais Howard Joseph propose une réflexion sur l'histoire juive considérée comme une succession de confrontations avec les cultures environnantes. Il cite d'emblée le concept de choc des civilisations proposé par Samuel Huntington qui considère que les principales sources de conflit dans le monde à venir ne seront plus idéologiques ou économiques, mais d'abord et avant tout culturelles. Il passe en revue différents épisodes bibliques et historiques en commençant par Abraham qui se sépare de la civilisation babylonienne, puis en évoquant l'exode d'Égypte au temps de Moïse, la confrontation avec la culture grecque au temps des Maccabées et enfin la rivalité entre les trois religions monothéistes. Il rappelle l'épisode de la tour de Babel et la réflexion d'un rabbin allemand du XIX^e siècle, Samson Raphael Hirsch, pour qui la division du monde en nations, langues et cultures différentes est la meilleure protection contre une tyrannie globale et globalisante. L'auteur souligne enfin la particularité du destin juif qui a su

préservé son intégrité et ne pas s'assimiler. Les Juifs se sont heurtés à de nombreuses civilisations et ont passé comme à travers elles.

Deux documents récents, l'un chrétien et l'autre juif

La publication récente de deux documents officiels est un signe de maturité du dialogue. Le premier, produit par la Commission biblique pontificale en novembre 2001, est intitulé : « Le peuple juif et ses Saintes Écritures dans la Bible chrétienne ». Le second a été signé par un groupe de rabbins et théologiens américains, et porte le nom de « *Dabru Emet* » (Disons la vérité).

Nommé par Jean-Paul II membre de la Commission biblique, Marc Girard est l'auteur d'une partie du texte chrétien et notamment de plusieurs études thématiques (la prière, Jérusalem, le Temple, la Terre promise). Il explique que le document n'a pas cherché à gommer les différences fondamentales entre Juifs et chrétiens dans la lecture et l'interprétation de la Bible hébraïque. Il s'agissait à la fois d'affirmer que pour les chrétiens le Christ est bien la clef interprétative du Premier testament mais en même temps de reconnaître la valeur non seulement de ce Premier Testament mais aussi de la lecture qu'en font les Juifs. « *Les chrétiens peuvent et doivent admettre que la lecture juive de la Bible est une lecture possible, qui se trouve en continuité avec les Saintes Écritures juives de l'époque du second Temple, une lecture analogue à la lecture chrétienne, laquelle s'est développée parallèlement* ». Citons cette autre page du document : « *Dans le passé, entre le peuple juif et l'Église du Christ Jésus, la rupture a pu parfois sembler complète, à certaines époques et dans certains lieux. À la lumière des Écritures, on voit que cela n'aurait jamais dû arriver. Car une rupture complète entre l'Église et la Synagogue est en contradiction avec l'Écriture Sainte.* »

Rabbin, journaliste et écrivain, Jacquot Grunewald salue le document chrétien qui témoigne d'un nouveau respect pour l'interprétation juive de l'Ancien Testament. Qui de nos pères, écrit-il en introduction de son article, aurait imaginé que l'un des successeurs au siège du Grand Inquisiteur en viendrait à déclarer : « *Les chrétiens peuvent apprendre beaucoup de l'exégèse juive pratiquée depuis deux mille ans* » ?

Il tient malgré tout à exprimer quelques réserves, regrettant par exemple que le document soutienne l'idée selon laquelle les Écritures juives accrédi-teraient une « *nouvelle alliance* » entre Dieu et Israël. Il ne croit pas judicieux que les chrétiens reprennent à leur compte et hors contexte les critiques que les prophètes ont formulées contre Israël, car ces invectives ont servi historiquement l'anti-judaïsme et l'antisémitisme. Il déplore le rapport établi entre la Shoah et les nouvelles orientations de l'Église. Enfin, il souhaite un soutien chrétien plus clair de la lé-

gitimité de l'État d'Israël tout en reconnaissant le droit à la critique de certaines politiques de son gouvernement.

Léon Klenicki explique que *Dabru Emet* est une déclaration endossée par cent soixante-dix chercheurs et rabbins juifs représentant les quatre branches du judaïsme (orthodoxe, conservatrice, réformée et reconstructionniste). Il cite ensuite les principales propositions du document : 1 - Juifs et chrétiens adorent le même Dieu. 2 - Juifs et chrétiens s'en remettent à l'autorité du même livre, la Bible (que les Juifs appellent « *Tanakh* » et les chrétiens « *Ancien Testament* »). 3 - Les chrétiens peuvent respecter le droit des Juifs à la terre d'Israël. 4 - Juifs et chrétiens acceptent les principes moraux de la Torah. 5 - Le nazisme n'était pas un phénomène chrétien. 6 - La différence humainement inconciliable entre Juifs et chrétiens ne sera pas abolie jusqu'à ce que Dieu ait racheté le monde entier, comme promis dans l'Écriture sainte. 7 - Une nouvelle relation entre Juifs et chrétiens n'affaiblira pas la pratique juive. 8 - Juifs et chrétiens doivent œuvrer ensemble pour la justice et pour la paix.

Certaines de ces propositions restent contestées, ce qui amène Michael Signer à proposer que les affirmations de *Dabru Emet* soient aussi lues sous forme interrogative afin d'alimenter les discussions futures.

La question du Proche-Orient

Gregory Baum croit reconnaître une évolution en trois étapes dans l'attitude des Églises face à Israël : le ferme soutien jusqu'à la première Intifadah ; la solidarité partagée avec Israël et les Palestiniens pendant la première Intifadah ; le malaise croissant face aux conditions de vie des Palestiniens depuis la seconde Intifadah.

L'historien Eli Barnavi, ancien ambassadeur d'Israël à Paris, analyse les relations entre politique et religion au Moyen-Orient. Il rappelle que les textes sacrés, quelle que soit la religion, n'expliquent rien pour la bonne raison qu'ils disent tout et qu'on y trouve toujours ce qu'on y cherche. Il est convaincu que la réussite de l'Occident repose en grande partie sur la séparation de l'Église et de l'État et qu'à l'inverse, la confusion persistante du politique et du religieux (avec domination du premier par le second) est un facteur de retard et de régression pour les pays musulmans. Mais la laïcité radicale est sans doute impossible autant dans les pays arabes qu'en Israël. L'auteur reconnaît les risques liés à l'intégrisme mais note que la modernité continue d'exercer une force d'attraction sur les populations de cette région du monde.

De retour d'un séjour à Jérusalem, Odile Flichy observe que le dialogue judéo-chrétien en Israël et dans les territoires palestiniens est fortement marqué par le contexte politique.

Celui-ci pèse sur le dialogue théologique et conduit à poser la question de la juste relation à établir entre le peuple de l'Israël biblique et le peuple de l'État d'Israël.

Voies d'avenir

Armand Abecassis se demande à quelles conditions le dialogue peut s'approfondir. La première est que les deux interlocuteurs se débarrassent de leurs préjugés à l'endroit de l'autre et se mettent à l'étudier sérieusement (connaissance réciproque). La seconde est de se convaincre de part et d'autre que Dieu a besoin des deux alliances (juive et chrétienne) pour réaliser son projet, deux alliances qu'il faut considérer comme irréductibles l'une à l'autre et pourtant complémentaires.

Dominique Cerbelau cite un théologien réformé, Fadiéy Lovsky, pour qui c'est l'amour de Dieu qui « fait » l'élection, celle d'Israël comme celle des nations dans l'Église. Tout comme les guerres de religion intrachrétiennes, l'antijudaïsme ne peut relever que d'une violence humaine. Il est trop facile de théologiser, dans l'après-coup, le rejet de l'autre. Pour cet auteur, la conversion à une « *théologie de l'estime* » à l'égard d'Israël pourrait entraîner paradoxalement une amélioration des relations entre chrétiens.

Menahem Macina propose de revenir aux anciennes *disputationes* — une des principales méthodes d'enseignement et de recherche dans les universités médiévales — pour aborder les questions théologiques qui continuent de diviser Juifs et chrétiens. Bien entendu, ces *disputationes* devraient être menées dans un esprit de communion et d'estime mutuelle.

Geneviève Comeau, pour sa part, entrevoit l'avenir du dialogue comme une aventure spirituelle où les interlocuteurs cherchent avant tout à comprendre ce qui les différencie. Loin du syncrétisme, il s'agit de gérer le *dissensus* avec amitié et confiance.

Directeurs de ce numéro d'échanges et de réflexions, Jean Duhaime et Alain Gignac ont posé d'emblée les balises de ce dialogue interreligieux en reconnaissant l'existence de points qui rassemblent — le Dieu unique, le souci de justice, l'attente du monde à venir — mais aussi de points qui séparent encore — l'Élection, la terre, le Messie. Ils saluent les premiers artisans des rencontres et espèrent que la mémoire et les acquis de ces échanges se transmettront à de nouveaux partenaires afin d'en assurer la continuité et le renouvellement. Espérons pour notre part que ce dialogue à deux pourra bientôt s'enrichir d'un troisième partenaire, l'islam, afin que les trois grandes religions monothéistes puissent explorer ensemble et pacifiquement leurs points de convergence et leurs spécificités.

Marc-Alain Wolf